

FORT DE SES RÉALITÉS

Quand la paternité manque à la maison de Dieu et à la maison de la nation

PREAMBULE

Le cri des deux maisons

Il y a des douleurs qu'on ne peut pas expliquer avec des statistiques. Il y a des cris qu'on ne peut pas couvrir avec des discours. Au cœur de la République Démocratique du Congo, deux maisons se tiennent face à face et se regardent dans le miroir : la maison politique et la maison ecclésiale. L'une porte le nom de la République. L'autre porte le nom de Christ.

Et pourtant les deux saignent du même endroit. Les deux gémissent de la même blessure. Les deux cherchent désespérément ce qu'elles ont perdu : des pères.

Dans la rue de Kinshasa, on entend le peuple dire "ils ne pensent qu'à eux". Dans les bancs de l'Église de Christ au Congo, on entend les jeunes dire "ils ne nous font pas confiance". Dans les bureaux du pouvoir, on voit des hommes s'accrocher aux sièges comme si la nation allait mourir sans eux. Dans les conseils d'église, on voit des leaders garder les clés comme si Dieu allait se taire s'ils lâchaient.

Ce texte n'est pas une accusation. Ce serait trop facile et trop stérile. Ce texte est un appel. Un appel à revenir à la paternité. Car la plus grande crise de la RDC n'est pas économique. La plus grande crise de l'ECC n'est pas organisationnelle. La crise est générationnelle. C'est une crise de paternité.

Et tant que nous n'aurons pas réglé cette question, nous continuerons à produire des systèmes qui consomment des hommes au lieu des hommes qui transforment des systèmes.

Chapitre 1 : La réalité politique - Une nation d'orphelins dirigée par des orphelins

Observer la politique congolaise, c'est observer une tragédie qui se répète. Non pas parce que les hommes manquent d'intelligence. Non pas parce que les ressources manquent. Mais parce que le modèle de leadership est cassé à la racine.

La première réalité qui nous frappe, c'est la culture de la consommation. Dans beaucoup de cercles de pouvoir, on a appris à nourrir pour régner. On distribue pour acheter la paix. On donne pour acheter le silence. On promet pour acheter le vote. Mais on n'équipe jamais pour rendre le peuple capable. Pourquoi ? Parce qu'un peuple capable n'a plus besoin de mendier. Et un peuple qui ne mendie plus devient dangereux pour un système bâti sur la dépendance.

Alors on maintient la pauvreté de compétence. On garde le savoir dans quelques bureaux. On fait des projets, mais on ne forme pas les hommes qui porteront les projets après nous. Le résultat est sous nos yeux : chaque nouveau mandat recommence à zéro, chaque nouveau ministre efface le travail du précédent, chaque nouvelle génération réinvente la roue parce que personne ne lui a transmis le mode d'emploi.

La deuxième réalité est la peur de la relève. Dans la logique politique congolaise, transmettre le pouvoir ressemble à signer son arrêt de mort. Alors on s'entoure, mais on ne se dédouble pas. On a des collaborateurs, mais pas des fils. On a des membres du parti, mais pas des héritiers. Et quand un homme tombe, tout son réseau tombe avec lui parce qu'il n'a laissé personne pour porter le fardeau.

La troisième réalité est le silence. Le silence devant la corruption. Le silence devant l'injustice. Le silence devant le tribalisme qui ronge. Pourquoi ce silence ? Parce que parler coûte. Reprendre coûte. Corriger coûte des alliances, des marchés, des soutiens. Alors on se tait. Et ce silence devient une épée. Une épée qui transperce la maison.

Que produit une telle gouvernance ? Elle produit des citoyens orphelins. Des citoyens qui savent réclamer mais ne pas construire. Des citoyens qui savent critiquer mais ne pas proposer. Des citoyens qui attendent le prochain "père Noël" politique au lieu de devenir eux-mêmes des bâtisseurs. Une nation d'orphelins ne peut pas être forte. Elle peut seulement survivre, en RDC, nous survivons.

Chapitre 2 : La réalité ecclésiale - Une église de travailleurs sans pères

Entrons maintenant dans la maison de Dieu, et particulièrement dans le corps de l'Église de RDC. Ici aussi, le décor peut être beau. Les cultes sont pleins. Les programmes sont nombreux. Les titres sont impressionnants. Mais posons la question que personne n'ose poser : où sont les pères ?

La première réalité ecclésiale ressemble étrangement à la réalité politique : on fait travailler, on ne forme pas. On donne des responsabilités, mais on ne transmet pas les clés. Un jeune peut diriger la chorale pendant 10 ans sans jamais avoir été assis pour qu'on lui enseigne la théologie du culte, la sagesse du leadership, la gestion de son cœur. On l'utilise jusqu'à ce qu'il s'épuise, puis on le remplace. Ce n'est pas de la paternité. C'est du management.

La deuxième réalité est la prière publique sans agonie secrète. Nous prions beaucoup ensemble. Mais qui prie seul pour les fils ? Qui se lève à 3h du matin avec les noms de la prochaine génération sur les lèvres ? Qui pleure devant Dieu pour les jeunes pasteurs qui vont porter l’Eglise de RDC dans 20 ans ? Un père plante, mais il arrose aussi en cachette. Sans cet arrosage secret, tout ce que nous plantons sèche au premier vent de la tentation.

La troisième réalité est la plus douloureuse : la peur de corriger. Dans l’église, nous avons confondu l’amour avec le laxisme. Nous avons confondu l’unité avec le silence. Alors nous voyons des dérives, des orgueils, des divisions, et nous disons "ne touchons pas à l’oint de l’Éternel". Mais un vrai père touche. Un vrai père reprend. Pas pour humilier. Pour protéger. Le silence d’un père face au péché de son fils n’est pas de la grâce. C’est de la complicité. Et cette complicité détruit des maisons entières.

Le fruit de cette absence est visible. Nous produisons des serviteurs zélés mais instables. Des prédicateurs brillants mais immatures. Des leaders ambitieux mais sans caractère. Nous fabriquons des disciples de nous-mêmes au lieu de fabriquer des fils de Dieu capables de porter Christ sans nous.

Chapitre 3 : Le fil invisible qui relie les deux maisons

Les deux maisons ne souffrent pas séparément. Elles souffrent ensemble parce qu’elles sont connectées par une loi spirituelle.

LA LOI EST SIMPLE : CE QUE L’EGLISE PRODUIT, LA NATION LE RECOLTE.

Si dans l’église on forme des hommes qui ne savent que suivre un homme, alors dans la politique nous aurons des citoyens qui ne savent que suivre un parti. Si dans l’église on garde le pouvoir au sommet et on refuse de déléguer les clés, alors dans la nation nous aurons des institutions où tout est centralisé et rien ne fonctionne en bas. Si dans l’église on tolère le péché pour garder les gens, alors dans la nation on tolérera la corruption pour garder les votes.

L’église est censée être l’usine des pères de la nation. Quand l’usine tombe en panne, toute la nation manque de pièces. C’est pourquoi la chute morale de l’église précède toujours la chute morale de la nation. C’est pourquoi le réveil commence toujours par le temple avant d’atteindre la cité.

Nous ne pouvons pas prétendre vouloir des politiciens intègres si l’église n’enseigne pas l’intégrité à ses propres serviteurs. Nous ne pouvons pas pleurer pour le manque de vision dans la gestion publique si nous-mêmes dans nos églises nous n’avons pas de plan de succession. Nous récoltons ce que nous semons. Et nous avons semé de l’orphelinat.

Chapitre 4 : Revenir à la paternité - Le chemin de guérison

Alors que faire ? La solution n’est pas un nouveau congrès. La solution n’est pas une nouvelle loi. La solution est un retour . Un retour à la paternité biblique. Et cette paternité repose sur trois piliers que nous devons relever avec urgence, dans l’église comme dans la nation.

Le premier pilier est la prière et la plantation. Un père ne se contente pas de donner des instructions. Il s’agenouille. Il porte. Dans l’Eglise de la RDC, cela veut dire identifier trois jeunes et les porter devant Dieu chaque jour. Dans la sphère politique, cela veut dire identifier trois jeunes cadres et investir dans leur caractère avant leur compétence. La paternité commence dans le secret. Si ce n’est pas né dans la prière, cela ne tiendra pas dans la tempête.

Le deuxième pilier est la transmission des clés. C’est l’acte le plus contre-culturel qui soit. Transmettre les clés, c’est accepter de devenir inutile. C’est donner le micro, le budget, le carnet d’adresses, la révélation. C’est dire à un fils : "voici, maintenant fais mieux que moi". Dans l’église, cela veut dire préparer son successeur pendant qu’on est encore fort. Dans la politique, cela veut dire former la relève et la laisser gouverner pendant que nous conseillons. **Un homme qui meurt avec toutes ses clés dans la poche a trahi sa génération.**

Le troisième pilier est la correction qui bâtit. La paternité sans discipline n’est pas de l’amour. C’est de la lâcheté. Corriger, c’est protéger l’avenir du fils. Cela demande du courage. Cela demande de perdre des amis. Mais un père préfère perdre un ami aujourd’hui plutôt que de perdre un fils demain. Dans l’Eglise de la RDC, cela veut dire avoir des cadres où on peut se reprendre dans la vérité. Dans la politique, cela veut dire créer des cercles où on peut dire "ce que tu fais détruit le pays" sans aller en prison.

Épilogue : Le choix qui nous attend

Chaque génération a son carrefour. Le nôtre est celui-ci : allons-nous continuer à être des patrons ou allons-nous devenir des pères ?

Un patron cherche des gens pour réaliser sa vision. Un père cherche à réaliser la vision de Dieu à travers des gens qui le dépasseront. Un patron veut être indispensable. Un père travaille à se rendre inutile. Un patron construit un empire. Un père construit un royaume.

La RDC n’a pas besoin d’un autre sauveur. Elle a besoin de milliers de pères. L’Eglise de la RDC n’a pas besoin d’un autre programme. Elle a besoin de centaines de pères.

Et peut-être que Dieu te regarde aujourd’hui et te dit : "ça commence par toi. Choisis trois. Prie pour eux. Équipe-les. Corrige-les. Envoie-les."

Car le but du nid, c’est l’envol. Le but du père, c’est de voir ses fils voler plus haut que lui.

Si nous faisons cela, alors dans dix ans nous ne reconnâitrons plus ni l’église ni la nation. Non pas parce que nous aurons fait de grands discours. Mais parce que nous aurons fait de grands fils.

Enoch ITOKO BOLAWELO

Berger